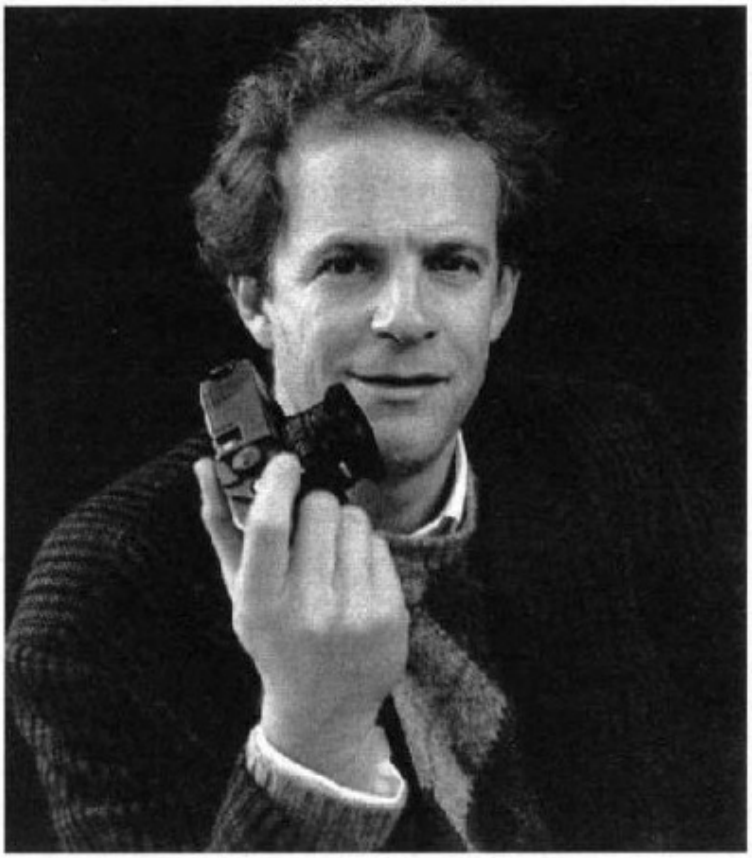
madame
FIGARO
ADJANI
ET AUTRES STARS, PHOTOS INEDITES
PAR FRANÇOIS-MARIE BANIER
CAHIER NATIONAL N°4 – FIGARO DU SAMEDI 2 NOVEMBRE 1991 N° 14679 NE PEUT ETRE VENDU SEPAREMENT
COMMISSION PARITAIRE N° 57 984 SE REFERER AU QUOTIDIEN POUR LES MENTIONS LEGALES



## FRANÇOIS-MARIE

# BANIER

**ECRIVAIN-PHOTOGRAPHE** Quand on rencontre François-Marie Banier, on ne peut s'empêcher d'être agacé par la désinvolture et l'apparente insouciance de ce personnage de roman au visage encore adolescent. Puis, très vite, on est amusé par ses excès, ému par ses emportements, touché par sa passion. Les photos qu'il prend depuis vingt-cinq ans lui ressemblent. Comme si l'auteur célébré de "Balthazar, fils de famille" était parvenu avec son petit Leica à redessiner en noir et blanc toute la magie que lui inspire son métier d'écrivain. Les portraits que nous vous proposons sont extraits d'un album qui paraît chez Denoël* et seront présentés au public à l'exposition que lui consacre le Centre Beaubourg, du 13 novembre au 27 janvier. Isabelle Adjani et Hector Bianciotti tirent à leur tour le portrait de Banier l'Insaisissable.

* Sortie le 13 novembre.

Suite p. 58

**ISABELLE ADJANI**, Paris, 27 juin 1991.

# POURQUOI J'AIME BANIER

## PAR ISABELLE ADJANI

Je l'aime vraiment beaucoup. Mais beaucoup. Beaucoup, beaucoup, beaucoup, beaucoup. Il est complètement fou. Il a le culot le plus insupportable auquel on peut avoir affaire. Même le culot de venir à votre secours. (Je n'ai jamais rencontré quelqu'un de plus courageux que lui.)

Au cours d'une de nos récentes virées nocturnes et hilares, nous sommes tombés dans une rixe avec des éboueurs mal lunés. Je ne suis pas encore ceinture verte de karaté comme notre ami Johnny Depp qui nous escortait cette nuit-là avec Sal Jenco et je me demandais bien ce qui allait empêcher la barre de fer qui se rapprochait du pare-brise de nous défigurer à jamais. C'est là que l'impossible Banier fait des miracles. Il a bondi hors du taxi et, tel un diable issu d'une bouteille, brandi une carte de je ne sais quoi (Conseil des musées) barrée d'un ridicule ruban tricolore qui lui a insufflé le génie de hurler : Police !

Son appareil photo muni d'un flash dans une main, sa fausse identité autoritaire de l'autre, il a attrapé la barre de fer avec ce qui lui restait de mains pour nous sauver, devinez quoi, la vie.

Avant de vous tirer le portrait, François-Marie vous sauve. Après aussi. Tout le temps. Il a l'air égoïste comme ça... Il m'a déjà plantée au milieu d'un concert, comme au milieu de dîners. Il ne crie pas gare, il se lève seulement et il dit : « Je meurs d'ennui, je m'en vais. » Ça ne se fait pas ? Lui, il le fait tout le temps. Ça rend fou une liberté pareille.

Ce n'est pas un guide de savoir-vivre. D'ailleurs, quand il suit un guide... Je me rappelle une visite dans un endroit très beau près de Nîmes, dénommé la bambouseraie d'Anduze, pendant laquelle il a semé une zizanie extraordinaire, jouant au bouffon de ce petit monde qui se croyait roi.

Il a la pureté d'un artiste, un vrai. Il est doué d'excentricité, c'est un inventeur. Il n'a pas de limites. Et si vous lui en donnez, il fera comme avec moi, il vous dira « mon pou » au lieu de « mon chou ». Il vous mordra le pied. Ou il se lavera les cheveux dans votre évier avec de l'eau de Javel. Il se jettera tout habillé dans votre bain et fera sécher son argent sur le rebord de la baignoire en déclarant qu'il n'est plus sale.

Dans la cour de votre immeuble, il fera descendre de son échelle le réparateur du téléphone pour le décorer avec force et fracas d'une Légion d'horreur qui lui permettra trois accolades et deux discours à se tordre de rire.

Non, ce n'est pas un clown. C'est un poète. Il écrit sur les lampes. Sur tout. Et à propos de tout. Et la photographie ? C'est lui qui doit en parler. Moi je ne sais pas s'il est plus écrivain que photographe ou plus photographe qu'écrivain. Il est à ce qu'il sait faire de mieux. Et demain ce pourra être encore autre chose. Après tout, je l'ai vu siffler des chevaux sauvages que n'approche personne et les monter à cru comme un homme de la nature, broyer des noix avec ses mains, danser torse nu dans Paris, me forcer à monter sur sa Mobylette pour braver les sens interdits, insulter la terre entière avec une voix de ténor – ça aussi, c'est lui – faire pleurer des méchants, faire payer des malhonnêtes, faire rire des enfants, faire attention aux malheureux. Eh oui ! finalement on n'y comprend rien messieurs, mesdames !

## "IL EST GUITRY ET PREVERT A LA FOIS"

James Dean l'aurait beaucoup aimé, les nouveaux James Dean ont tout à lui envier.

L'autre soir je l'ai appelé. L'autre nuit plutôt. Trois heures du matin. Canal Plus passait « le Comédien » de Sacha Guitry – hommage à son père Lucien Guitry. Ce dialogue phénoménal, cette texture de voix et d'échanges amicaux ou haineux, c'est mon quotidien avec François-Marie. Si on était malins, puisqu'on se plaint tous, mais tous, du manque de poésie, de drôlerie, de gouaillerie, de folie dans le cinéma français, on se promènerait à la poursuite de François-Marie Banier les poches remplies de magnétophones, caméras super-huit, carnets, stylos, crayons pour l'enregistrer, l'attraper, le collectionner : il n'est jamais à court d'invention, d'inspiration.

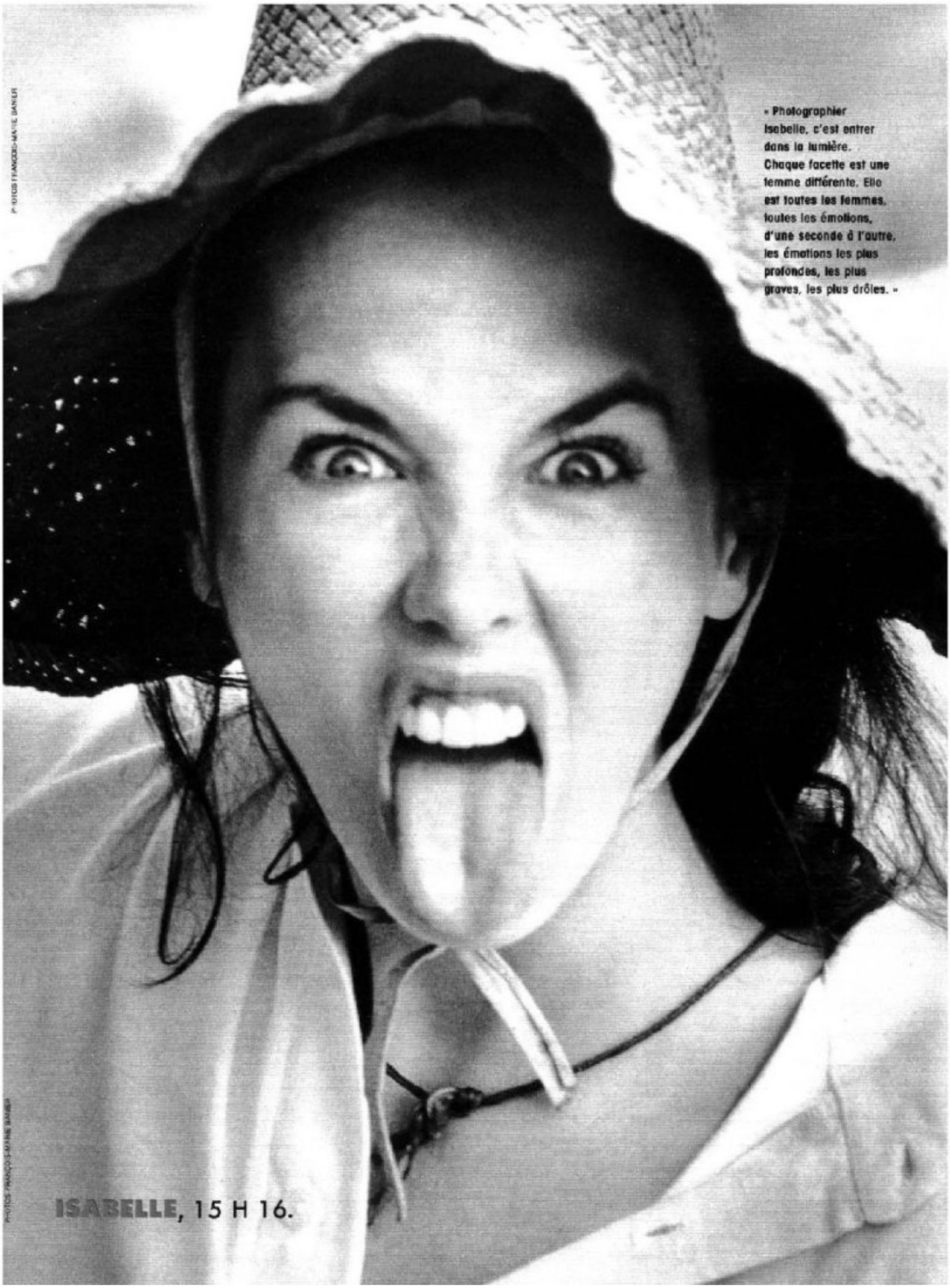
Je l'ai appelé donc pour lui donner ma clef hybride de son être. Un composite de sept noms magiques : Lucien Guitry et Sacha Guitry, Charlie Chaplin, Alain Cuny, Jerry Lewis, Antonin Artaud et Jacques Prévert, kaléidoscope de la personnalité de François-Marie Banier que je connais depuis une dizaine d'années et que je ne cesse de redécouvrir et que je n'ai de cesse de découvrir.

Post-scriptum : son livre de photographies ? Un chef-d'œuvre de modernité et d'humanité. C'est peut-être un regard de peintre qu'il a porté sur nous. Pas de pose. Pas de chichi. Le moment tel quel.

Mon petit Banier appelle ça : la vérité, l'émotion, la personne. ■

**« Isabelle a la force d'accepter d'elle non pas les images les plus séduisantes mais les plus fortes. Non pas celles qui la servent, mais celles qui donnent le plus à rêver. Elle est pour l'artiste, qu'il soit spectateur, metteur en scène, photographe ou écrivain, le révélateur qui va au-delà de tous nos désirs, de toutes nos espérances. C'est le modèle absolu. »**

**ISABELLE** , Le Brestalou, 29 août 1991, 15 h 15.



« Photographier Isabelle, c'est entrer dans la lumière. Chaque facette est une femme différente. Elle est toutes les femmes, toutes les émotions, d'une seconde à l'autre, les émotions les plus profondes, les plus graves, les plus drôles. »

PHOTOS FRANÇOIS-MARIE BANIER

**ISABELLE**, 15 H 16.

**VLADIMIR HOROWITZ**
New York, décembre 1985.
« Horowitz ne répétait jamais le même morceau. Il ne travaillait pas. Il improvisait, le corps droit, les doigts tendus comme s'il se chauffait au feu de son piano qui chantait comme une personne.»

**LOUIS ARAGON** rue de Varennes, octobre 1979.

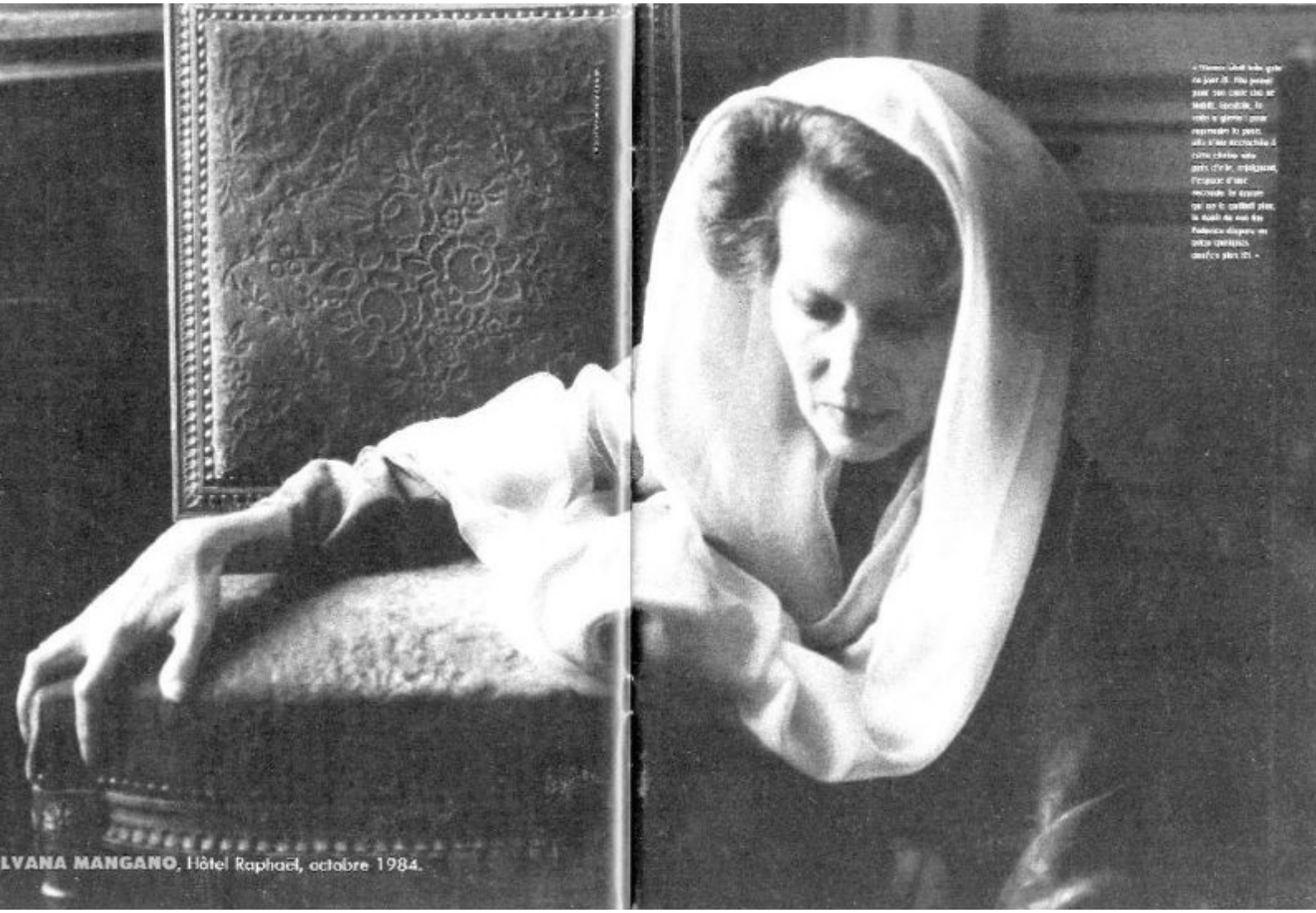
**« A la fin de sa vie, sans Elsa, Aragon n'était plus tout à fait lui-même. Il était redevenu ce paysan de Paris surréaliste qui, la nuit, arpentait la ville parlant aux statues, aux réverbères, de ses amis Picasso, Breton, Hugo, Hölderlin. Il entendait sur son toit chanter Arthur Rimbaud et comptait les pas de Mallarmé venant soit-disant le visiter. »**

# BANIER, L'ŒIL ET LE CŒUR

## PAR HECTOR BIANCIOTTI

Banier ? Des yeux qui captent avant de regarder ; des yeux dont on ne perçoit de prime abord la singulière différence d'intensité, tant il fait, comme on dit si fortement en français, acte de présence dès qu'il apparaît dans un lieu, quel qu'il soit : tout ce qui s'y trouve, gens, meubles, arbres, semble d'un coup l'entourer, converger vers lui, sans qu'il ait cherché à attirer l'attention, à se placer ici ou là. Son œil gauche vous découvre-t-il ? Il vous rend transparent : il a cueilli d'un coup ce qui n'est qu'à vous. Et des mots, des expressions vous viennent à l'esprit – allure, port de tête, au-dessus de la mêlée. Parle-t-il ? Vous êtes happé par l'ingénosité du propos qui arrive comme précédant sa propre pensée. Mais, soudain, rien ne ressemble moins à l'intransigeance qui vous a frappé que cette perplexité mélancolique qui se dégage de lui : en lui, vous avez découvert l'autre, celui qui voudrait ne pas être là, où Banier l'a entraîné, et qui est tapi dans l'œil droit au regard tourné vers l'intérieur. Celui qui se tient seul derrière la vitre de l'enfance, et que Banier – dans son roman le plus près de lui-même – a appelé Balthazar : le gosse de quinze ans qui pense trop dans le silence ; qui, traversé par une rafale d'angoisse, s'arrête au beau milieu d'une partie de football, ne sachant plus pourquoi il court, où il va, au creux de la poitrine, comme un coup de poing. Balthazar, qui

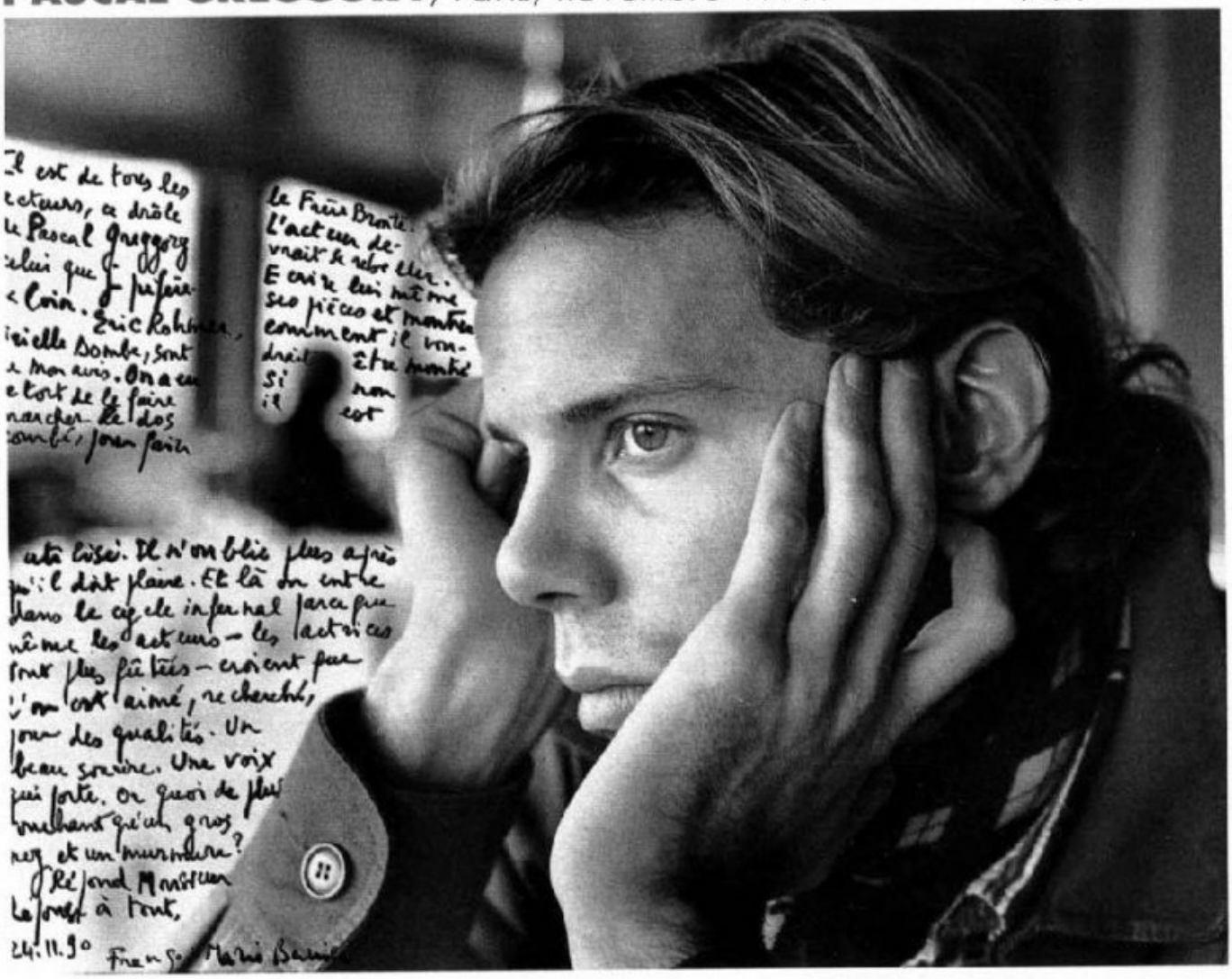
Suite p. 86



**LVANA MANGANO**, Hôtel Raphaël, octobre 1984.

« Pascal Greggory, frère d'Isabelle Adjani dans "les Sœurs Brontë", sauve du four ma première pièce de théâtre, "Hôtel du lac". Il est avec Marlon Brando l'acteur que je préfère. »

## **PASCAL GREGGORY**, Paris, novembre 1979.




voudrait mourir parce qu'il a du mal à être un enfant : « Chaque jour, je suis moins rêveur, moins léger, moins détaché. Plus grave : je m'enfonce dans la gravité. Autrefois, j'étais les deux à la fois : or et sombre. On n'a qu'un seul âge dans la vie, on l'attrape en naissant et on le garde. »

Les gens n'apprécient pas la complexité des êtres ; ils préfèrent que l'on s'en tienne à un aspect rassurant, par besoin d'être, eux-mêmes, rassurés. Aime-t-on Banier ? Certes, parce qu'il a l'air de vaincre, en toutes circonstances, n'importe quel obstacle ; de trouver, quoi qu'il arrive, le moyen de s'en sortir. Or, quelqu'un capable de s'en sortir en toute occasion éprouverait-il par surcroît le besoin d'une affection attentive, d'une oreille prête à déceler ce murmure que la parole brillante empêcha, par politesse, de se faire entendre, et qui est comme le battement même du cœur ? A quoi bon se compliquer la vie ! Il est indispensable de le réduire, de force s'il le faut, à son rôle de vainqueur. Sans pour autant être, comme disait l'autre, un, personne et cent mille, chacun porte en soi quelqu'un qui s'abrite plus près de l'âme, et qui rêve. Chez Banier, les deux personnages qui, pour ainsi dire, le composent n'en font qu'un du moment où il écrit, ou lorsqu'il photographie. Car tous ne veulent réussir qu'une seule et même chose : donner une chance de vie à l'éphémère, saisir ce que Virginia Woolf appelait instants de vie.

Appuyez sur le bouton, nous ferons le reste : c'était là le slogan de l'Américain qui mit, en 1888, la photographie à la portée de tout le monde, en inventant un appareil de petit format, baptisé d'un nom facile à retenir dans toutes les langues : Kodak.

Depuis lors, n'importe qui « photographise », comme disait Flaubert, sans se douter que photographier est une chose, et être photographe une autre. On a toujours nié, au fond, la néces-

Suite p. 70

« Si ma mère avait su que l'on me donnerait le Nobel... » A Tanger, sur la plage, Beckett parlait longtemps de lui, de la difficulté que sa femme avait rencontrée pour faire publier ses trois premiers romans. Il parlait de Joyce, de l'Irlande... A chaque rencontre, la première question qu'il me posait : « Et comment va Aragon ? »

**SAMUEL BECKETT**, Paris, décembre 1989.

[illegible] MASTROIANNI, Rome, octobre 1986.

« Marcello est mon [illegible] d'enfance, poignardé par [illegible] « Mon amour », [illegible] de tous ces [illegible] [illegible] »

## TRUMAN CAPOTE

Paris, octobre 1968.

**« Je travaillais chez Cardin, je lui ai vendu ce manteau de marmotte. Pourtant j'étais attaché de presse, ce n'était pas à moi de vendre. »**

sité de cette sensibilité spécifique qu'exige une vraie photo. Banier, lui, pourrait dire, comme Cartier-Bresson, que photographier c'est mettre sur la même ligne de mire la tête, l'œil et le cœur. Ce qui le passionne, c'est piéger la réalité, sauver, dans son imprévu, un geste, une démarche, un maintien propres à son époque, ou à une condition sociale : le détail qui suffit à révéler la nature d'un être, soit-il anonyme ou célèbre.

Banier ne traque pas, n'attend pas, ne se permettrait jamais de faire poser. Son art est celui de l'instantané. Attention : ce mot ne devrait pas évoquer la facilité, mais, en revanche, une manière de savoir ; dans le commandement de la main par le regard, beaucoup de choses interviennent : l'expérience de la vie, le sens de la composition, la mémoire, la promptitude d'un souvenir multiple.

C'est ainsi que dans cet album – qui n'est que le florilège de plus de vingt ans de travail –, telle femme bouffie, difforme, laisse entrevoir la petite fille qu'elle fut, comme si l'objectif l'avait fait remonter à la surface.

Il y a tant de vie et tant de vies diverses, avec leurs songes, leur satisfaction dérisoire, leur nostalgie d'un ailleurs perdu, dans ces images ! Mais s'il ne fallait qu'en mentionner une, je choisirais cette femme luxueuse qui marche vers un point hors du cadre, dans un paysage de banlieue – terrain vide, sol sablonneux, des bâtiments au loin, avec, à l'arrière, un homme qui traverse l'esplanade et qui soudain a regardé dans la direction que la femme, au premier plan, suit dans un poudroiement de lumière grise... Que va-t-il se passer ? C'est cela une photographie de Banier : une situation qui se prolonge, un instant qui durera longtemps : l'impossible roman fait d'un seul mot.

**Hector Bianciotti**

**JOHNNY HALLYDAY**

Paris, novembre 1979.

« Nous avions rendez-vous pour dîner à la fin du concert. Il me voit arriver à vélomoteur, je lui ai dit : "Monte". Il faut avoir à faire à un fou. »